

L'enfance
Samedi 20 novembre 2021
Centre Culturel Franklin

Introduction :

Après une longue et sombre période de suspension au cours de laquelle notre très cher ami Jean Collet nous a quitté, nous voulions privilégier, pour la reprise du cycle cinéma du CCF, un sujet chargé d'une telle force positive qu'il fasse l'unanimité. Or, l'enfance, dont le thème inépuisable a déjà été visité en 2002, est pour chacun de nous une indéniable source d'inspiration et d'élan vital. Il nous est bon, en des moments de fatigue, de goûter quelques souvenirs d'enfance, pour retrouver au fond de nous la confiance en la vie et l'appétit d'avenir. Ce thème s'est imposé à nous sous forme d'évidence. Par ailleurs, les films qui parlent d'enfance ne manquent pas. Ce qui, à première vue, nous facilitait la tâche. Toutefois, rares sont-ils à ne pas se contenter de faire jouer des enfants ! Il n'est pas donné à tous de suggérer, avec ou sans enfant, l'esprit même de l'enfance, !

Sous cet angle, le sujet choisi devient beaucoup plus difficile et représente un défi. Nous verrons, avec et par vous, si nos choix touchent juste.

Hélas ! Nous ne pouvons pas réfléchir avec le cinéma sur ce beau thème de l'enfance, sans évoquer ce que Bernanos nommait sobrement « *l'enfance humiliée* », mais qui est souvent, trop souvent, l'enfance brutalisée et détruite. Le mal est trop grave pour être tu ! Le scandale est trop grand pour être négligé ! Le vieux monde doit être jugé en fonction de la manière dont il traite et accueille les enfants, ces nouveaux venus dans le monde ! L'Évangile est impitoyable sur les responsables des violences subies par les petits.

Attention toutefois ! nous ne voulons pas nous laisser piéger par l'actualité du rapport Sauvé et nous éviterons le plus qu'il est possible d'en référer aux abominations que la CIASE nomme et décrit. Notre propos est de parler d'un film, toujours, et de la façon dont il peint des figures de violence que ne recoupe pas la catégorie « d'abus sexuel ». N'en disons pas plus.

Mais avant les films et les débats, nous vous proposons quelques axes de réflexions sur le sujet choisi.

1/ Ambiguïté du discours sur l'enfance

Que ce soit par le discours commun ou le discours savant, la tendance générale de ce qui se dit sur l'enfance est de prendre deux directions opposées.

L'enfance est tantôt idéalisée sous la forme d'un paradis perdu, tantôt rejetée sous la forme d'une époque d'insignifiance et d'atrophie des facultés (« *ne fais pas l'enfant !* »). Les philosophes ne sont pas en reste dans la perpétuation de cette opposition.

Pensons à Rousseau dont l'apologie de ce temps, avant les apprentissages, la réflexion, la culture et les codes sociaux, est fort connue. « *Ô aimable ignorance !* » s'exclamait-il ; « *bienheureux ceux qui n'ont rien appris !* » ; « *l'état de réflexion est un état contre-nature !* » écrit-il. L'enfance, comme étant un temps préréflexif, antérieur à toutes les déformations sociales et culturelles, est l'âge d'or de l'humanité. Même s'il est définitivement perdu.

Pensons à Descartes dont toute la philosophie peut se comprendre comme un effort pour s'arracher au régime de l'enfance. « *Nous avons été enfants avant que d'être hommes* » écrit-il dans les ***Méditations Métaphysiques***.

Cette phrase n'entend pas se contenter d'énoncer l'évidence d'un fait, mais elle veut exprimer un regret sur la nécessité d'un passage obligé par la case « enfance ». Pour tous, pour les progrès de l'esprit, il aurait mieux valu être dispensé d'un tel passage car il retarde l'accès au savoir et risque même de l'entraver. En effet, l'enfance est le temps des influences et des soumissions à des autorités souvent trompeuses. Selon Descartes, enfants, nous avons reçu d'autrui une grande quantité d'opinions en un temps où les faiblesses de notre esprit ne disposaient pas à la critique rationnelle. Résultat : nous avons pris de très mauvaises habitudes - celle de penser par autrui - au point que seul le doute radical a la force de nous en libérer. Bref, le temps de la vie contredit le temps idéal des sciences et la raison ne peut commencer à se déployer qu'en nous arrachant à l'enfance.

Et Kant, dans la tradition rationaliste de Descartes, ne pensera pas autrement. L'enfant est « mineur », non seulement en raison de l'âge, mais parce qu'il pense « *par un autre* ». La majorité, en revanche, caractérise celui qui, en raison d'une décision courageuse et pénible, consent « *à penser par lui-même* ». Combien de nos semblables demeurent-ils enfermés dans la minorité ? L'enfance, entendue comme condition du mineur, peut durer très longtemps.

Deux discours donc. : l'âge d'or est derrière soi ou l'âge d'or est devant soi ! Pour l'un, il vaudrait mieux aller à rebours du temps, régresser, si cela était possible ; pour l'autre, il vaut toujours mieux aller en avant, suivre la marche du progrès.

Pour sortir de cette opposition simplificatrice, il nous faut montrer que l'enfance de l'enfant ne résume pas l'idée et la réalité de l'enfance. L'enfant est le passé de l'adulte, certes, mais l'enfance a un avenir bien au-delà de l'enfant.

L'enfance de l'enfant n'est que l'enfance de l'enfance si nous osons dire !

2/ L'enfant ou l'enfance de l'enfance

Nous distinguerons l'enfant que nous voyons (fils, fille, petit-fils, petite-fille, neveu ou nièce, enfants des autres, enfants visibles dans les jardins publics et les cours de récréation...) et l'enfant que nous étions.

a) *L'enfant que nous voyons (le nôtre ou celui des autres)*

« *Un enfant nous est né ! Un fils nous a été donné !* » lisons-nous dans le livre d'Isaïe (9, 6) et dans l'Évangile de Luc (2, 1-10). Cette exclamation dit quelque chose d'essentiel. Un enfant - bien plus donné que fait - est toujours la surprise d'une singularité improbable. Il est « *l'infiniment improbable* » déclare la philosophe Hannah Arendt dans son commentaire de l'exclamation d'Isaïe et de l'Évangile. Si nous pouvons prévoir qu'il sera, rien ne peut prévoir qui il sera.

Il étonne ceux qui l'accueillent tant il défie toute anticipation, et il s'étonne du monde qui l'accueille tant ce monde défie aussi pour lui toute anticipation. Tendue vers le dehors, fasciné par ce qu'il découvre, l'enfant est cet être et ce temps de la première fois. Les formes du monde surgissent devant lui et, avec une force dont sans doute nous avons perdu la trace, elles pénètrent en son cœur et occupent désormais toute la place. L'enfant fait l'expérience de la « sensation de monde » la plus intense qui soit.

Par ailleurs, l'étymologie nous apprend que le mot « enfant » vient du latin « *fari* » qui signifie « parler » avec le préfixe « *in* », qui est un privatif. Littéralement, l'enfant est celui qui ne parle pas, qui n'habite pas encore l'espace de la parole, qui est donc dans les dispositions de découvrir autant les formes du monde que les mots qui les nomment. Il est « cri » avant le discours et cette tendance au « cri » persiste un long moment, malgré l'acquisition de la parole. Sans doute est-il le signe d'une jubilation d'être qui ne trouve pas encore les mots pour se dire !

L'enfant, c'est aussi le mouvement immédiat. La position statique, assise ou debout, ne convient pas à l'intensité de son élan vital. Un enfant, ça bouge continuellement comme si son être était toujours au-devant de lui-même.

Enfin, l'enfant est l'être qui s'inscrit dans un processus évolutif. Tout entier, il est non seulement mouvement, il est aussi et surtout changement. Tant dans son corps que dans son esprit, il change et passe. L'enfance de l'enfant n'a qu'un temps. D'elle-même, elle constitue un appel à grandir (« *quand je serai grand... !* ») tel qu'elle veut son propre dépassement et délaissement. L'enfant peut se résumer par les mots suivants : *le désir de croître*.

a) *L'enfant que nous étions*

Parce que l'enfant est cet appel à grandir et à se dépasser lui-même, celui que nous étions est à jamais révolu. Le dynamisme de la vie, comme la mue du serpent, l'a jeté derrière elle pour avancer et croître. Il est « inobjectivable » et nous ne pouvons en parler qu'avec une conscience d'adulte. Le récit mythologique guette toujours le discours sur l'enfant que nous étions (récit sur l'origine en l'absence de toute expérience). Le refus de grandir, signe que l'enfance se caricature en infantilisme – ce que nous nommons parfois syndrome de Peter Pan – contredit le mouvement de l'enfance dont le souffle nous pousse hors d'elle. C'est être fidèle à l'enfant que nous étions que de grandir. On notera la juste définition de l'adulte d'une philosophe américaine – Susan Neiman – dans son livre **Grandir** récemment paru en français : « *Grandir consiste à agir selon ses moyens pour que son fragment de monde se rapproche de ce qu'il devrait être sans perdre de vue ce qu'il est, voilà une bonne définition de l'âge adulte* ».

Mais, s'il faut cesser d'**être** enfant pour déployer cette synthèse de réalisme et d'idéalisme, rien ne dit qu'il faille cesser d'**avoir** de l'enfance. Bien au contraire, il est impératif d'avoir de l'enfance et d'en cultiver le génie. Qu'est-ce que l'enfance hors de l'enfant et dont l'enfant n'est que la figure ébauchée ?

3) L'enfance ou l'avenir de l'enfant

Sensations

Ne versons pas dans les abstractions et maintenons jusqu'au bout le principe que l'enfance, quoique nous en disions, conserve une part de mystère. L'enfance résiste et résistera à la raison, au concept, au projet de sa définition car elle peut aussi se comprendre par un rapport exceptionnel au secret. Il est vrai que nous parlons de « l'esprit d'enfance », mais cet « esprit » n'est pas d'emblée de nature intellectuelle, ou même spirituelle. Elle existe d'abord, dans notre mémoire, sous la forme d'un faisceau de sensations dont le souvenir, quand il nous revient, est une source intense d'émotions. Ce sont des odeurs, des saveurs, des sons, des images et même des peurs, dont les impressions sont persistantes en nous et déterminantes de notre intériorité. « *Ah ! l'enfance, l'herbe, la pluie, le lac sur les pierres, le clair de lune quand le clocher sonnait douze* » s'exclame Rimbaud (cf. *Nuit de l'enfer* dans une **Saison en enfer**). Ou encore : « *Ah ! cette vie de mon enfance, la grande route par tous les temps !* », (*L'impossible* dans le même recueil). Elle en comprend des sensations cette image de la grande route : senteurs de terre mouillée, vision de flaque d'eau, de talus odorants sous le soleil, appel irrésistible du lointain, joie d'un mouvement que rien n'entrave ! Tous, nous avançons sur la terre avec d'indicibles impressions d'enfance qui sont déterminantes d'un sentiment de profondeur dans notre rapport aux choses. L'enfant n'est plus, mais l'enfance de l'enfant a déposé au fond de nous ses traces sensibles, matière de notre imagination et de toute notre vie intérieure.

Esprit

Des sensations de l'enfance, nous tirons ce que nous nommons l'esprit d'enfance. Il n'est pas une donnée immédiate ; il s'acquiert par une attention à soi, des procédés complexes de distillation intérieure pour obtenir, telles les huiles essentielles des sucres de la terre, l'esprit d'enfance. Comme le terme l'indique, il s'agit d'un esprit – et peut-être de l'esprit tout court – à savoir ce qui nous anime au plus intime de nous-mêmes, comme le souffle de notre âme. Risquons d'énumérer quelques couleurs qui apparaissent sur la palette de l'esprit d'enfance car ce sont ces couleurs qui nous permettent de peindre le gris de la vie quotidienne.

. Pour la première couleur, nous nommerons une différence essentielle entre l'enfant et l'enfance. L'expérience nous montre que l'enfant peut être avec les autres égoïste, jaloux et même, parfois, assez féroce. Illusoire et mythologique est l'idée de la parfaite innocence des enfants. En revanche, l'esprit d'enfance n'est jamais méchant (effet d'une distillation spirituelle). L'esprit d'enfance peut juger, rire des faiblesses humaines, aller jusqu'à une pointe d'ironie, mais en s'évitant toujours le fiel de la dérision, du sarcasme dont Victor Hugo, dans *L'Homme qui rit*, déclarait qu'il est le « bourreau toujours prêt » dans les discussions la multitude pour exécuter nos semblables (nul besoin d'échafaud !). Que ce soient Chaplin, Tati, Sempé, Hergé, Doisneau, ou autres, jamais nous ne voyons chez eux de la méchanceté. Tous font preuve d'humour, aucun ne déclenche le rire et le sarcasme (plutôt le sourire que le rire) ! Le sarcasme est haineux, l'humour, lui, n'est jamais méchant. Jankélévitch le définissait avec une rare justesse par ces quelques mots : « *une très légère mélancolie enveloppée dans un voile de tendresse* » (cf. ***Quelque part dans l'inachevé***).

. La seconde couleur est l'esprit de la première fois. Si un homme entretient cette disposition à accueillir les formes du monde comme si elles se donnaient pour la première fois, aptitude à l'étonnement, à l'admiration, alors l'esprit d'enfance est en lui. De même que les enfants éclatent de rire à la 15^{ème} grimace, comme s'il s'agissait de la première, l'esprit d'enfance donne les yeux pour voir le nouveau dans l'ancien, pour discerner le non encore vu au sein du déjà-vu. Mais une telle disposition, ça se travaille, ça s'entretient, certes par une fidélité aux sensations de notre enfance, mais aussi par la fréquentation assidue des arts, des lettres, de la nature, des enfants, par un combat contre la fatigue et la tentation protéiforme du renoncement.

. La troisième couleur, liée à la précédente, c'est l'esprit de décalage, l'aptitude au pas de côté inattendu. Tel le personnage de Charlot, l'esprit d'enfance fait sortir du cadre, déjoue les prévisions. Par exemple, si Charlot réussit à trouver un emploi dans un grand magasin (il n'est pas tout à fait hors du monde), malgré une grande concurrence, il assure sa surveillance nocturne en patin à roulettes et n'est pas tout à fait dedans non plus (cf. ***Les Temps modernes***).

. La quatrième, c'est l'esprit de facétie, c'est-à-dire, par exemple, le geste soudain de sauter à pieds joints dans une flaque d'eau, de se surprendre à marcher sur les jointures des dalles, de saluer l'avion qui passe !

. La cinquième, liée à la précédente, c'est l'esprit de jeu, non celui d'amusement, mais celui qui permet d'inventer des possibles là où les circonstances semblent nous enfermer dans la répétition du passé. De même que l'enfant emploie volontiers le conditionnel en proposant de jouer avec un camarade (« *on dirait que je suis Zorro et toi le méchant* »), de même celui qu'anime l'esprit d'enfance réjouit son monde par le génie des « si ». Il sait s'abstraire d'un champ de réalité, en suspendre l'attrait, et rendre réel ce que le jugement commun considère

comme impossible. Attention cependant à ne pas opposer le jeu et le sérieux ! Les enfants sont très sérieux quand ils jouent et tout jeu implique des règles, même si elles sont secrètes.

. La sixième couleur, c'est l'esprit de la question. Si un homme cultive en lui la disposition à accueillir le monde comme s'il s'agissait de la première fois, alors il rallume à chaque fois la flamme de la question. C'est le « pourquoi » infatigable des petits enfants ! Regarder les formes du monde dans un sentiment de première fois prépare le sentiment que les choses excèdent toujours les raisons qu'on leur donne. Elles sont toujours, quoi qu'on en dise, pense et comprenne, comme la rose du poète, des « sans pourquoi ». Et c'est le vide du pourquoi qui appelle, comme pour le combler, notre incessant pourquoi.

. La septième couleur (mais on comprend que tout est lié dans l'unité d'un même esprit), c'est l'audace d'oublier le poids du passé et de la mémoire. Elle caractérise en nous le goût des commencements, commencement du monde qui semble jaillir pour la première fois devant nos yeux, commencement d'actes à inventer en vertu d'une jubilation d'être qui ne s'éteint pas.

La liste n'est pas close et l'enfance garde son secret. Une certitude cependant : l'esprit d'enfance conduit celui qui en discerne la présence, chez lui ou chez autrui, sur le chemin de son âme oubliée. Il exalte la vie et notre rapport au monde. Il vient de l'âme et s'adresse à l'âme !

4) De l'esprit d'enfance à la vertu évangélique

Nous connaissons l'injonction du Christ dans l'Évangile : « *Amen, je vous le dis, si vous ne vous convertissez pas et ne devenez pas comme les petits enfants (et non si vous ne redevenez pas, « *kai guenestè os ta paidia* »), vous n'entrerez pas dans le Royaume des cieux* » (Marc, 10, 13). Il ne s'agit pas d'une régression, mais d'un mouvement vers l'avant, vers ce qui n'existe pas encore, à l'image d'une qualité naturelle des enfants. Ce que les enfants sont par nature, il nous faut le devenir par vertu. Quelle vertu¹ ? Devenir enfant, au sens évangélique, signifie consentir à se laisser engendrer et s'en remettre, dans un esprit d'abandon et de confiance, sans en prétexter le non-agir, à la paternité de Dieu qui prend soin de nous.

Cette vertu évangélique d'enfance, Thérèse de Lisieux, l'a incarnée en lui donnant le nom de « *petite voie* » ou voie de l'amour (Cf. Sœur Constance dans ***le Dialogue des Carmélites*** de Bernanos). Si la transcendance du Maître de l'Univers n'a pas consenti à demeurer dans la gloire qui lui revient par nature, s'il s'est abaissé pour se faire le très bas, le très petit, alors l'amour des petites choses, le soin porté aux tâches les plus humbles, aux êtres les plus modestes, donne de rencontrer la Gloire et de s'y unir.

Rimbaud, poète de l'enfance, n'est pas Thérèse, mais, à sa façon il lui est donné aussi d'entrevoir l'enfance spirituelle :

« *Je serais bien l'enfant abandonné sur la jetée partie à la haute mer, le petit valet suivant l'allée dont le front touche le ciel !* ». ***Enfance IV Illuminations***

¹ Dans le registre de la connaissance de Dieu et des hommes, il faut devenir adultes : « *Frères, ne soyez pas des enfants en fait de jugement ; pour la malice, oui, soyez des enfants, mais pour le jugement, soyez des hommes* » (1 Co 14, 20).

